

Un moine

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 38, numéro 2 (224), avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1996). Un moine. *Liberté*, 38(2), 57-60.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

UN MOINE

Dans les années soixante-dix, le père Naud était chapelain à l'abbaye bénédictine de Sainte-Marie-des-Deux-Montagnes, sur la colline qui domine l'entrée de Sainte-Marthe. Il descendait souvent saluer quelques connaissances et marcher jusqu'au lac, où il restait un moment à regarder l'eau ou la glace.

Grand vieillard au grand béret noir, au teint diaphane, appuyé sur sa canne, immobile devant le lac près du chalet d'un felquistes, il avait l'air d'une silhouette ajoutée sur une photo truquée. Impossible de douter qu'il fût réellement là, mais, assurément, si l'on en jugeait par l'incongruité, il y était sans y être.

Moine à Solesmes, il avait bien connu Reverdy et sa femme, et un peu Max Jacob. Il me l'avait dit dès qu'il avait su que la poésie m'intéressait à mes heures, mais quand, par la suite, j'avais pris l'initiative de le relancer là-dessus, on aurait dit que je l'obligeais à réveiller avec effort, contre son gré, des souvenirs qui comptaient peu. Ce qu'il répondait à mes questions paraissait tant devoir à ma curiosité que je n'insistais pas, et je n'ai à peu près rien su de sa perception de ces gens.

Le souvenir de sa formation d'architecte l'animait davantage. Il en avait gardé une tendance à peser l'espace, à évaluer les volumes, les proportions, les

couleurs, toutes les combinaisons de la diversité et leur intérêt pour l'œil. Au fond de son jugement, on distinguait sans difficulté l'horreur de l'uniformité, jointe à l'horreur contraire de l'hétéroclite. Il était donc porté à chercher des yeux, pour se réjouir et en faire part, tout ce qui, dans le paysage, pouvait contrecarrer l'établissement de ces extrêmes. J'aurais peut-être dû lui dire que, si parfois les éléments de l'environnement paraissaient redondants, il était lui-même un si parfait briseur d'uniformité que ni l'œil ni l'esprit n'avaient rien d'entièrement répétitif à craindre en sa compagnie. Si je le lui avais dit, et tant d'autres choses, est-ce que j'écrirais maintenant? Je pense toujours absurdement que la littérature française existe parce que Perceval n'a rien dit quand le cortège passait. Il s'est peut-être tu parce qu'il était trop jeune, et je devais l'être aussi.

Le domaine des chalets de l'avenue s'étendait du lac au chemin d'Oka. Le propriétaire habitait une maison cossue au bord de l'eau, dans un luxe d'un goût aussi douteux que la réputation d'affairiste qui le précédait. Évitant le père Naud comme s'il avait dû maudire ses affaires, il répétait à qui voulait l'entendre que le chapelain précédent, qui descendait aussi au lac, était d'un abord bien plus facile, qu'on était tout de suite avec lui à tu et à toi, et qu'on n'aurait jamais dû le déplacer. Je pensais plutôt que la raréfaction de la réserve, que j'observais un peu partout, était une grande perte. Les locataires des chalets avaient à l'égard du père une attitude plus perplexe. La plupart n'avaient jamais gravi la colline et n'en parlaient pas. On aurait dit qu'ils l'avaient rasée mentalement ou qu'ils avaient fortifié eux-mêmes les parenthèses franchissables entre lesquelles le monastère avait choisi de se placer. Pourtant, quand ils rencontraient le père, seul trait d'union entre la vie d'en haut et celle d'en bas, plusieurs cherchaient

aimablement ce qu'on pourrait bien dire à un moine. Comme toujours quand on cherche à parler sans rien avoir à dire, il sortait de leur bouche des platitudes inappropriées, qu'ils tentaient de corriger en ajoutant des platitudes pires. Le chapelain ne s'en formalisait pas. Il rentrait dans une réserve qui semblait dire : « Vous et moi et tout ce qui nous entoure, ici, maintenant, ces arbres, cette neige, nos pensées, les mots familiers que nous pourrions échanger, tout est bien réel, mais ce n'est qu'une part de la réalité. L'autre part, imperceptible, ne peut malheureusement se manifester à présent qu'en creux, par un vide ou une distance. Laissez l'accueil faire son possible pour franchir ce vide, mais ne lui demandez pas trop : il a lui aussi un pied ailleurs. Aussi longtemps que la pierre durera, les anges de Reims figureront la perfection de l'accueil, mais ils ne sont pas d'ici. » On voit que le silence du chapelain était très bavard.

J'avais observé une étrangeté du même genre chez une sœur de mon père, religieuse de Saint-Vincent-de-Paul à Strasbourg. Quand elle revoyait quelqu'un de la parenté après des années, elle saluait la personne comme si elle l'avait quittée un quart d'heure avant, et, au moment des adieux, elle prenait congé d'elle d'une manière aussi anodine que si elle avait dû la revoir le soir même. Pour cette tante comme pour le père Naud, je suppose que le temps et l'espace se présentaient autrement, que l'éloignement ne changeait rien, que tout était toujours également présent-absent, sans considération de distance ou de visibilité, comme si le monde était continuellement dans la nuit, conformément à ce que disait Hopkins dans son homélie du 30 novembre 1879, à Bedford Leigh.

Les faits sont comme ce moine : ici et ailleurs, dans ce temps et en dehors, dans l'observateur aussi. Ils

échappent naturellement par excès. Pour les rendre plus abordables, Stevenson suggérait de les réduire par filtration, en plissant les yeux. Mais si c'est continuellement la nuit, pour essayer de rendre compte de la complexité du fait, a-t-on avantage à obscurcir ou à embrouiller l'événement? Une partie des écrivains du XX^e siècle ont procédé ainsi, non seulement Proust et Céline, mais aussi Joyce, Faulkner, Perse, Char, Celan, bien d'autres, pendant que la deuxième partie adoptait le plissement d'yeux de Stevenson. Les journalistes, eux, se croyant en plein jour, peut-être, ou ignorant tout de la réserve que l'obscurité impose, vu la quasi-certitude de s'y fourvoyer, attrapent les cheveux ou les oreilles du fait, qui leur restent dans les mains, et les brandissent triomphalement, imaginant tenir le tout. Sans plisser les yeux, ni rien embrouiller, ni tirer des oreilles, à quoi pourrait-on arriver? J'aurais dû poser la question au chapelain. J'imagine qu'il m'aurait dit, avec un peu de malice: « Vous ne connaissez pas votre bonheur. Il est possible que vous deviez d'être en vie à la compagnie de cette question, et vous voudriez la perdre par une réponse? »